

La langue courante

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 35

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vers Romont. On lui a vendu une génisse, l'année passée, et il nous a invités à aller faire la bénédiction chez eux; un gaillard qui avait ma foi puissamment bonne façon. Je vous assure, ça se voyait pas qu'il était Fribourgeois. Je m'en vais lui écrire, et lui dire que s'il ne fait pas trop de mal à mon Jean-Pierre, je lui envoie un beau boutefâ au Nouvel-An.

Jeannette. — Dites-voir, piquette. D'où ça sort-il au juste, ces jésuites qui font déclarer la guerre, de quel pays sont-ils?

Le piquette. — Ma foi, j'en sais trop rien où il est, le pays des Jésuites. Les Français viennent de la France, ça, on le sait; les Italiens de l'Italie, les Allemands, d'un peu partout... les Jésuites, diable le mot si je le sais. C'est pour sûr un pays qui est pas dans la géographie.

(Les deux hommes sont rentrés. Chacun d'eux s'approche de sa femme.)

Jean-Louis Bossounet. — Ecoute-voir, Jeannette. Il te faut pas te faire tant de mauvais sang. Moi, j'ai idée que ça veut être une guerre pour rire. Pour ces gaillards, ils n'ont jamais vu des soldats du canton de Vaud. Quand ils verront comme ils sont faits, ils vont se mettre à gruler dans leurs tiulottes et à demander grâce. Si ils font les mauvais, on leur z'en assommera un ou deux pour leur apprendre à vivre... En tout cas, pendant que je serai là, tâche-voir de bien me soigner mes bêtions. Tu as le diable pour leur donner à manger pas assez chaud, cela leur vaut rien. Et pis (il continue à voix basse).

Jean-Pierre Matefaim. — Ecoute-voir, Suzette. Ma foi, quand on part pour la guerre, on peut pas savoir, des fois... Enfin quoi, si je revenais pas... Il te faudrait t'en remarier; avec notre train, une femme ne peut pas rester seule.

Suzette (pleurant). — J'y pensais justement.

Jean-Pierre. — Mais au moins, va pas l'encoubler au fils au syndic. Il a beau avoir de la monnaie, ça me ficherait malheur de savoir que c'est lui qui me remplace.

Suzette (sèchement). — T'inquiète pas, j'ai déjà promis à un autre.

Le piquette. — Dites-voir. Si on veut aller, ce serait d'abord le moment. Pour peu qu'on boive un verre ou deux en passant, ici et là, on veut pas être trop matin. Allons, buvons un verre à la santé du général Dufour.

Les trois hommes ensemble. — Vive le général Dufour.

Le piquette. — A présent... à la santé de la Confédération. (On remplit les trois verres.)

Les trois. — Vive la Confédération.

Le piquette. — A présent... à la santé du canton de Vaud.

Les trois. — Vive le canton de Vaud.

Le piquette. — A présent... à présent..., ma foi..., vivent nous! Là! les bouteilles sont vides. Embrassez vos femmes, à la pincette, ou comme vous en avez l'habitude,... prenez vos sacs... et en route!

Suzette (pleurant). — Eh! mon té! Si au moins mes pommes de terre étaient arrachées.

Jeannette. — Tu nous rapporteras un coucon, au moins.

Suzette. — Fais bien attention de ne pas avoir les pieds mouillés. Tu sais que tu t'enrhumes facilement... Et pi, soigne tes engelures.

Jeannette. — Si des fois tu trouvais à acheter de rencontre une seille à choucroute, tu sais qu'il nous en faut une...

Suzette. — Et puis, tâche de pas tant remoller les Dzozettes. Oh! je te connais, pandoure!... Mais je le saurai bien, va! (Embrassades, adieux.)

(Les hommes vont sortir.)

Suzette. — Jean-Pierre, Jean-Pierre, écoute... tu me promets?

Jean-Pierre. — Quoi, que veux-tu encore?

Suzette. — Promets-moi... S'ils se battent, laisse-les faire... l'en mêle pas.

PIERRE D'ANTAN.

La langue courante. — On dit, on écrit même journellement des phrases du genre de celles-ci:

— C'est une erreur « involontaire ».

— Un souvenir « rétrospectif ».

— Vous mentez « sciemment ».

Or, une erreur qui serait volontaire ne serait plus une erreur, mais un mensonge.

Quand on ne ment pas sciemment, on ne ment pas du tout: on se trompe.

Enfin, quel linguiste éminent pourrait dire ce que serait un souvenir qui ne serait pas rétrospectif?

PETIT SOLDAT

Petit soldat, la nation t'appelle,
Boucle ton sac et polis ta gamelle,
Prends ton fusil et pars le cœur joyeux!
N'entends-tu pas l'écho d'une fanfare
Dont l'hirondelle, inquiète, s'effare,
Mais qui fait tressaillir le cœur des vieux?

Petit soldat, arme-toi de courage:
La route est longue et lointain le village
Où tu pourras reposer ton corps las.
Pour abrégier la longueur de l'étape,
Entonne un chœur patriotique, et frappe
De ton talon le sol à chaque pas.

Petit soldat, si fier de porter l'arme,
Mais qui parfois trouves si peu de charme
Au dur métier que t'impose la loi,
Songe au pays qui grandit sous ta garde,
Au cher foyer, au ciel qui te regarde,
Et bravement, sans compter, donne-toi!

Petit soldat, bois donc une rasade,
Puis tends ta gourde à ton vieux camarade
Qui n'a pas pu remplir la sienne à temps;
La gorge fraîche et la voix plus guerrière,
Tu marcheras d'une allure plus fière
Sous le soleil aux rayons éclatants.

Petit soldat, la soupe est déjà prête,
Restaure-toi. Puis, c'est l'instant de fête,
Où, tous groupés près des feux du bivouac,
On jase, on rit, heureux de la détente,
Jusqu'au moment où, couchés sous la tente,
On dormira la tête sur le sac.

Petit soldat, demeure sobre et digne,
Prompt au devoir, fidèle à la consigne!
Incarné bien l'homme des temps nouveaux
Qui, pacifiste à l'âme militaire,
Pour être libre et cultiver sa terre,
S'exerce à vaincre, à mourir en héros!

Petit soldat de la petite armée,
De tes aïeux maintiens la renommée;
Porte bien haut et ferme ton drapeau;
Et si jamais l'étranger nous menace,
Renouvelant les exploits de ta race,
Tu seras fort par delà le tombeau!

AUG. GAILLARD.

Chexbres, le 18 août 1914.

IENA DAU SONDERBON

Vo rappellâ-vo dau Sonderbon? L'è cein que l'étâi oquie que l'arâi pu itre épouâirau s'on n'avâi pas z'u on crâno générât, que l'étâi dan lo générât Dâutor de Dzenèva. L'è su que l'affère cheintâi mau et lâi avâi bin dâi brave fenne que pliorâvant quand lau z'hommo l'étânt parti.

L'avant dan ramassâ ti l'è z'hommo que pouâvant portâ on sat et ein avâi de leu que n'avânt pâs mé de bon meimbro que ne faillâi. Mima-meint dau velâdzo de Pantetmou l'avant prâ Tsambéron âo gros Iza, l'è tot vo dere. Et diabe lo pas se l'avant pas met dein l'è chasseu à tse-vau, li que n'avâi jamé rein z'u qu'onna tchivra à l'ottô, et oncora! on croûto boccon de bégâ.

Adan l'è arrevâ que dza vè Fribô, quand l'è

que l'è dragon-à tse-vau l'ant corâ po s'è battre por cein qu'on oûlâi dâi débordouâie de fuzi, mon Tsambéron de Pantetmou s'è laissi corre de tse-vau de pouâre, iô l'è z'autro pique lâi ant trouâ on boccon su l'è pi que, ma fâi! cein lâi a fè mau et l'a lâtsi!

Quand s'è rappellâ de oquie, s'è trovâ cutsi su on lan avougâ dâi z'hommo d'è codte li que l'avant met dâi bônet de police, dât fordâ bllian, et que tegnant dâi couiti, dâi gros, dâi petit, et principalameint dâi rêsse. L'étâi l'è z'infirmié et l'è tsaplia-brê. Ein avâion que desâi:

— L'è coffre l'è bon, mâ l'è l'è tsambê que l'ant lo mé vû de payi. Ein a iena que l'a tant étâ piontiâie que l'è myè s'è sant reteri et que l'è pe courta que l'autra. Hormi çosse, n'a pas grand mau.

Et ti cliâu z'infirmié et cliâu mâidzo terivant, tant que pouâvant châ, la tsamba gautse âo pôdro Tsambéron po couâhi la lâi rallondzi, tandu que dâi z'autro lo tegnant pè deso l'è brê po lo trevougâ ein amont.

Ma fâi, mon Tsambéron fasâi dâi bramâie à fère feindre l'è cliotse dau moti. L'è tsaplia-brê l'avant bi lâi dere:

— Ne bouâila pas tant. Fâut tot parâ vo ragrand on boccon cliâ tsamba, que s'è reteryâ, se vo voliâi pas restâ cliotson lo restô de vôûtre dzo.

— Ah! l'è rein que cein, so repond Tsambéron, eh bin! vo remâcho bin, mâ ne vo baillâ pas trau de peinna po m'è redressi. Vo lâi pouâide rein, to parâ: su cliotson du que su fè!

MARC A LOUIS.

LA FEMME ET LA GUERRE

Les hommes, dans leur grande majorité, acceptent la guerre, ses horreurs, ainsi que ses multiples et terribles conséquences. Il est vrai qu'ils ne peuvent faire autrement. C'est leur excuse.

Chez les femmes, en général, il n'en est pas de même. Contrairement à leur habitude, touchant les affaires politiques ordinaires, elles ne sont point du tout indifférentes aux terribles événements actuels. Comment, d'ailleurs, le seraient-elles, puisqu'elles pâtissent au même degré que l'homme, de la conflagration qui bouleverse, en Europe, la vie de tous? Les femmes lisent, ces temps, avec passion les journaux et, en dépit des recommandations officielles, donnent libre essor à leurs sentiments, sans souci de la galerie et, parfois aussi, avec une certaine inconscience des conséquences de leur franchise. Peut-on bien les en blâmer? Non, certes. La franchise n'est pas déjà si commune.

La femme et, c'est peut-être une de ses qualités, en certaines circonstances, est moins habile que l'homme à réprimer l'expression de ses grandes joies, de ses grandes douleurs, de ses grandes sympathies, de ses grandes haines, de ses ardentes espérances. Il faut que ça sorte. Tant mieux ou tant pis pour qui reçoit!

Dans la guerre actuelle, la femme, contrairement à l'homme, n'envisage pas l'avenir. C'est trop éloigné. Elle ne voit que le présent et ne se préoccupe que des coups qui s'échangent. Elle peut, suivant ses affinités et ses sympathies, en même temps se réjouir avec le vainqueur et donner libéralement au vaincu toute la compassion dont elle seule est capable. Le cœur, chez elle, marche presque toujours de pair avec la raison. Il ne perd jamais ses droits. Et quand c'est à sa bonté et à son dévouement qu'on fait appel, la femme ne voit plus rien autre que son devoir. Il n'y a pas plus d'ennemis ni amis: il n'y a que des malheureux à secourir. Et c'est son affaire.

Si l'avenir ne lui chaut guère, la femme ne se

* « L'a lâtsi », il s'est évanoui.